ouvrait la lutte contre les privilèges sociaux, de même la Droite pardonnera au ministère Méline le maintien intéral des lois scolaire et militaire et du droit d'accroissement, parce qu'il marque un temps d'arrêt dans le développement officiel du socialisme. Seulement, entre la Droite et nous, il y a une différence ; nous attendons l'avènement de l'ordre nouveau de l'évolution historique et nous pouvons nous prêter aux transitions nécessaires. La Droite, au contraire, fait le silence par tactique capitaliste sur des lois qu'elle a dénoncées comme le meurtre irréparable des consciences et comme un attentat contre Dieu même.

Quel résultat excellent pour nous, et quelle confirmation de nos doctrines! Le ministère Méline vivra quelques semaines de plus : que nous importe? Mais il sera démontré par les conservateurs eux mêmes que la religion n'était pour eux qu'une police ; et le voile d'hypocrisie chrétienne dont le capital couvrait l'odieuse exploitation de l'homme par l'homme sera déchiré. Le mensonge idéaliste sous lequel s'abritaient encore les privilégiés se dissipera : et la nudité de l'égoïsme conservateur s'étalera aux yeux, sans même ce misérable lambeau de christianisme qui le cachait à demi.

Quelle leçon décisive pour cette partie du prolétariat que le patronat pseudo-chrétien retient encore sous le joug pieux du capital!

Dieu n'est plus qu'un vieux garde champêtre usé, que les bons chrétiens de droite remplacent par M. Barthou, qui est plus jeune, en attendant M. Dupuy, qui est plus solide.

Jean JAURES,
Député de Carmaux.

L'ÉLECTION DE LILLE
et la Presse

La presse continue à s'occuper des élections municipales de Lille.

Du *Petit Calaisien* :

Nous étions fiers, il y a huit jours, de saluer l'élection des socialistes à Calais, nous sommes fiers aujourd'hui de saluer l'élection des socialistes à Lille.

A Lille, comme à Calais, la lutte a eu lieu entre le Parti Ouvrier et le parti clérical. Et les Lillois ont donné la majorité aux candidats de la concentration radicale et socialiste.

Le vieux parti opportuniste, qui, depuis vingt ans, détient la République et l'exploite comme sa chose, pris entre le socialisme et le cléricalisme avait subi au premier tour une défaite définitive.

Ses troupes débandées ont dû choisir entre ceux qui représentent la République avec toutes ses conséquences et ceux qui représentent la réaction avec toutes ses prétentions.

En allant en majorité du côté des socialistes, les électeurs ont prouvé, chose consolante, que l'opportunisme n'avait pas complètement perverti ceux-là mêmes qui l'ont suivi le plus fidèlement.

Lille a remporté une grande victoire républicaine.

De la *Petite République* :

Estomaqué par le splendide résultat des élections municipales lilloises, Vel-Durand, préfet du Nord perdit dans la soirée de dimanche, le peu qui lui resta de raison et expédia à son chef hiérarchique, Barthou-le-Hoquet, une dépêche si mal rédigée qu'elle annonçait juste le contraire de la réalité.

Grande joie, comme bien on pense, au ministère de la place Beauvau. Et Barthou de jeter des cris de satisfaction, et de brandir grotesquement la dépêche de son sous-ordre.

Hélas ! il fallut déchanter lorsqu'un de nos confrères, dont le journal avait reçu directement les résultats exacts, prouva au personnel de l'intérieur que c'étaient bel et bien les socialistes qui l'emportaient dans le chef lieu du Nord.

Barthou en éprouva une commotion si violente qu'il eût infailliblement succombé s'il eût été atteint d'anévrisme.

Nous nous trouvions à la préfecture, lorsque M. Vel-Durand télégraphia à Paris la pseudo-défaite des socialistes. Le désarroi le plus complet régnait à ce moment dans les couloirs ; cela se comprend et le préfet ne pouvant hélas ! croire au succès de nos amis a perdu la tête et a interverti les chiffres de voix obtenues par chacun des candidats. Pauvre Vel-Durand!

Mais lorsqu'on nous apprit la nouvelle du télégramme envoyé à Barthou, nous avons souri et nous avons plaint de tout notre cœur le Préfet du Nord, car à ce moment-là nous étions beaucoup mieux renseignés que lui : un de nos camarades était venu depuis longtemps déjà nous apporter *la nouvelle du triomphe* avec chiffres à l'appui. Si nous n'avons pas détrompé M. Vel-Durand, c'est par commisération et afin de ne pas interrompre trop brutalement son beau rêve.

***

Nos adversaires continuent à larmoyer sur notre victoire.

De la *Gazette de France* :

« A Lille les catholiques s'étaient alliés aux opportunistes pour empêcher l'élection des socialistes. Mais au vote selon leur habitude, les opportunistes ont bénéficié pour certains sièges, des voix catholiques, mais ils n'ont pas rendu la politesse et les catholiques sont exclus du conseil qui se compose de 26 socialistes-radicaux et de 10 opportunistes. »

Vous êtes raison, ô toujours jeune Gazette, il faut avouer que les opportunistes manquent de savoir-vivre et l'ingratitude, vous le savez, est un de leurs plus grands défauts.

La Vérité :

A Lille, malheureusement, ce concours des conservateurs donné aux opportunistes, contre les socialistes n'a pu empêcher le triomphe de ces derniers, les opportunistes ayant manifestement trahi le pacte d'alliance dont devaient, avec eux, bénéficier les conservateurs ».

Le complot était fort bien organisé, et ceux qui ont trahi votre cause, Messieurs les cléricaux, devrait subir à mon avis le supplice de la roue. Quel dommage que les tortures de l'inquisition aient été abolies !

Du *Journal* :

En province, les deux seuls résultats importants sont ceux de Lille et de Bordeaux. A Lille, les socialistes ne l'ont emporté que grâce aux divisions et à l'équivoque. Nous voulons croire que ce qui vient de se passer dans cette ville servira de leçon aux républicains de toutes nuances, qui ne peuvent avoir qu'un but : combattre les socialistes et les réactionnaires.

C'est net et précis : mais je crois que vous en serez pour vos frais, et toutes les coalitions réactionnaires unies ne réussiront pas à arrêter la marche en avant du socialisme. L'opportunisme et le cléricalisme ont fait leur temps, et en fait de leçon, ce sont les vrais républicains qui en ont donné une dimanche aux réactionnaires avérés qui voulaient s'emparer de l'Hôtel-de-Ville de Lille !

De la *Croix* :

La défaite du 10 mai à Lille aura une douloureux retentissement à travers le département et dans la France entière.

Les hommes d'ordre apprendront avec stupeur que notre ville est livrée aux mains des socialistes.

Ce triomphe du parti révolutionnaire venant s'ajouter à celui de Roubaix, de Fourmies et de quelques centres industriels de la région du Nord montrera à plusieurs qui veulent encore s'illusionner qu'en définitive dans notre France désemparée l'avenir est aux plus violents.

Quant à *nous*, les vaincus, *nous ne nous* attarderons pas à pleurer notre défaite, elle est de celles qui font honneur à l'envie des victoires.

Mais fiers d'avoir accompli notre devoir jusqu'au bout et de n'avoir succombé que sous le coup des plus infâmes trahisons, nous nous relèverons pour de nouveaux combats.

Il est quelqu'un qu'il faut plaindre plus que nous : c'est le pauvre peuple odieusement trompé par ceux qui se disent ses amis et qui tout en flattant ses passions, abusent de sa crédulité pour appesantir sur lui le joug de la plus triste servitude.

La *Croix* se lamente et donne en passant un coup de boutoir, comme ses confrères bien pensants, aux lâcheurs, « ces pelés, ces galeux, d'où vient tout le mal ».

Mais, ô *Croix* de ma mère, n'est-ce pas plutôt St-Antoine de Padoue que tu devrais accuser de ce maléfice ! Il est ma foi, peu reconnaissant des centaines de messes et des milliers de prières dites en son honneur pendant les deux mois précédant les élections.

SERVICE PUBLIC DU LOGEMENT

(*De notre correspondant*)

Genève, 12 mai.

Nous appelions l'attention, il y a deux semaines, sur les décisions prises par les villes de Venise et de Zurich, qui se sont mises à construire des maisons destinées au logement de la classe ouvrière, maisons restant la propriété de la commune. Précédemment, nous avions signalé également l'exemple de Fribourg en Brisgau.

Voici la ville de Genève qui entre, à son tour, *dans le mouvement*, en décidant d'affecter une somme de 2.064,000 francs à l'édification de douze bâtiments de quatre étages chacun. Ces immeubles auront 464 chambres aux étages et ils présenteront, au rez-de-chaussée, du côté de la rue 61 places qui seront utilisées comme magasins et comme ateliers, ce qui enlèvera aux constructions l'aspect de caserne que présentent souvent les bâtiments destinés à la classe ouvrière.

Chaque logement comprendra de deux à quatre places avec corridor et cabinet et sera loué à *100 francs en moyenne par an*. Les habitations avec magasin ou atelier seront loués plus cher. Les conditions de location pourront être revisées de cinq en cinq ans.

Pour bâtir ces maisons, la ville contractera un emprunt dont les intérêts seront garantis par le canton de Genève qui ne devra donc intervenir que si les loyers ne couvraient pas les frais.

L'organisation des services publics, si bien étudiée par De Paepe, entre de plus en plus dans les faits.

La catastrophe d'Adélia

Sur le théâtre de la collision. — Les victimes. — A qui incombent les responsabilités

Alger, 12 mai.

Voici de nouveaux renseignements puisés sur les lieux mêmes de l'accident de chemin de fer qui s'est produit entre les stations de Vesoul-Benian et Adélia. On confirme la mort de cinq officiers : le commandant Logarde, le capitaine Delbecque, les lieutenants Laurent Godard et Piétri et le sous-lieutenant Coutant. Le capitaine Lamaignière, qui a subi l'amputation des deux jambes est mort pendant le trajet d'Adélia à Miliana.

La catastrophe a eu lieu exactement à dix heures dix du soir, au kilomètre *102-900*.

Les responsabilités ne paraissent pas nettement établies mais les premières constatations font supposer que la responsabilité du chef de gare d'Adélia est particulièrement en jeu.

On sait les circonstances qui ont amené la catastrophe. Le train 54 spécial affecté pour amener à Blidah deux compagnies de tirailleurs, était composé de sept ou huit wagons de voyageurs ou de marchandises. Le train 7 normal, parti d'Alger à quatre heures, devait croiser le premier à Vesoul-Benian.

Par suite de circonstances qu'on ne s'explique pas encore, les deux trains se sont rencontrés à égale distance des deux gares. La version généralement répandue et que nous donnons sous réserve serait que le chef de gare d'Adélia aurait certifié au mécanicien du train que le train 7, venant d'Alger, était en gare de Vesoul-Benian.

La pente, à cet endroit, est de 20 millimètres.

Deux sergents, s'apercevant du danger, ont sauté sur la voie sans se blesser.

Le choc fut terrible.

Le train 7 avait deux machines placées l'une derrière l'autre en raison de la montée et de l'exigence du service. La première machine du train 7 a son foyer littéralement brisé ; le tender est encastré dans la locomotive.

La seconde machine du même train a été refoulée par la violence du choc à 600 mètres en arrière avec les wagons qu'elle trainait à sa suite.

La machine du *train* 54 a le devant complètement défoncé, les tôles sont tordues et broyées. Deux voitures du train 54, destinées aux officiers, sont réduites en miettes.

Le détail sur la mort des officiers sont atroces.

Le commandant Lagarde, qui, aux cris poussés par ses hommes, avait mis la tête à la portière au moment précis du choc, a eu la tête écrasée, la cervelle a été jetée au loin. Le sous-lieutenant Coutant a été complètement aplati.

Blidah, 12 mai.

Les funérailles des officiers tués dans l'accident d'Adélia ont eu lieu aujourd'hui au milieu d'un immense concours de la population. Le gouverneur, le général Larchey y assistaient ainsi que deux compagnies de tirailleurs qui se trouvaient dans le train tamponné. Les cercueils étaient couverts de couronnes.

Le cortège, parti de l'hôpital, est arrivé à l'église au moment où un violent orage éclatait, l'entrée se fit sous une pluie diluvienne et au bruit des coups de tonnerre formidables. Les cercueils sont disposés autour d'un immense catafalque.

Après la cérémonie, les corps sont portés à la gare d'où ils vont partir pour Mostaganem. MM. Cambon et Surchay ont prononcé à la gare, des allocutions émues.

Contrairement à ce qui avait été annoncé, l'état du capitaine Lamaignères, amputé de la cuisse, n'est *pas aggravé*. Les sergents-majors Monat et Ducamp sont grièvement atteints.

L'état des autres blessés est satisfaisant. Le chef de gare cause involontaire de l'accident est incarcéré à Saint-Etienne.

L'INSURRECTION CUBAINE

Les Etats-Unis et l'Espagne. — Situation grave. — Une guerre en perspective. — Les condamnés américains. — Il faut attendre.

Madrid, 12 mai.

La situation à Cuba n'a pas tardé à revêtir le caractère de gravité que nous avons prévu ici dès le jour où le Parlement américain a voté les résolutions que l'on sait en faveur de la reconnaissance de la belligérance aux insurgés cubains.

Certains journaux déclaraient alors que ces résolutions seraient de nul effet par suite de l'opposition personnelle du président Cleveland à toute intervention des Etats-Unis dans le conflit.

Nous étions, quant à nous, d'une opinion contraire : l'événement nous a donné raison.

Les incidents que nous avions considérés comme devant inévitablement résulter de la reconnaissance de la belligérance par les deux Chambres américaines n'ont pas tardé à se produire.

Des flibustiers américains en grand nombre, avaient, dès le vote de belligérance, entrepris le ravitaillement de l'insurrection.

Quelques uns d'entre eux ont été capturés par les autorités espagnoles et traduits devant les tribunaux militaires, ils ont été condamnés à mort.

Cette condamnation a soulevé aux Etats-Unis une telle émotion que M. Cleveland, quelles que puissent être ses répugnances personnelles, a dû intervenir auprès du gouvernement espagnol et formuler son opposition à l'exécution des condamnés.

On ignore les termes de la note envoyée à ce sujet par le gouvernement américain, mais l'injonction a dû être catégorique car elle a été appuyée par des préparatifs formidables immédiatement entrepris en vue d'un conflit éventuel avec l'Espagne.

Le cabinet de Madrid, bien que poussé aux mesures *de rigueur* par l'exaltation patriotique du peuple espagnol, a momentanément cédé devant l'attitude des Etats-Unis, et a ordonné de surseoir à l'exécution.

L'ordre du sursis a dû être impérieusement signifié au général Weyler, commandant en chef des troupes espagnoles à Cuba, qui avait menacé de donner sa démission si l'exécution n'avait pas lieu.

Telle est aujourd'hui la situation entre les Etats Unis et l'Espagne. Il est inutile d'en faire ressortir la gravité. Elle se complique, d'ailleurs, d'un autre incident qui, à lui seul, suffirait pour provoquer la guerre entre les deux nations si la question des condamnés à mort s'aplanissait.

Il s'agit des demandes d'indemnités produites par le gouvernement de Washington pour les pertes subies du fait de l'insurrection par des Américains ayant des propriétés à Cuba.

Ces incidents qui vont se multiplier, prouvent que, bon gré mal gré, le gouvernement de M. Cleveland a décidé d'intervenir dans le conflit hispano-cubain, dût une guerre en résulter avec l'Espagne.

Si l'on joint à cela que les insurgés, malgré les *démentis officiels*, sont de plus en plus maîtres de la situation, il faut plus que jamais considérer comme inévitable et imminente la perte de Cuba pour l'Espagne.

Les amis de l'Espagne doivent même souhaiter que cette séparation si douloureuse *soit elle*, se produise le plus tôt possible, car, si elle se faisait attendre, elle se compliquerait fatalement d'une guerre avec les Etats-Unis.

Les Arsenaux et le 14 Juillet

(*D'un correspondant*)

Paris, 12 mai.

Le ministre de la marine a été consulté sur la question de savoir si, lorsque la fête du 14 Juillet tombe un dimanche, cette journée doit être décomptée comme les journées de maladie dans la supputation des services du personnel ouvrier, ou si elle doit être comprise au nombre des dimanches et jours fériés pour lesquels il est prévu depuis 1892 une majoration de 20 pour 100 dont on abonde le total des *journées de présence au travail*.

Il vient d'être décidé que le 14 Juillet devra toujours être compté à part, et comme la Fête nationale a eu lieu un dimanche l'an dernier, on appliquera à cette journée la décision ci-dessus.

A PROPOS DE MANIFESTATIONS

L'Echo du Nord dans un court entrefilet critique l'appréciation que nous avons donnée sur les manifestations de lundi. A son avis elles ont été peu dignes et *lamentables*.

Nous comprenons fort bien que la vue des vestes et des balais promenés à travers les rues par les ouvriers, n'ait pas réjoui les yeux de notre réactionnaire confrère, et nous l'excusons d'avoir cherché à amoindrir l'importance de cette manifestation.

Combien plus touchante et plus joyeuse lui a paru la manifestation des ouvriers de M Gossart, en faveur de l'élection de leur patron et celle du personnel tout entier de l'*Echo* en faveur de M Ferdinand Duponchelle, son metteur en pages. Mais, croyez-vous, cher confrère, que les *individus* qui fêtaient le succès des socialistes n'ont pas manifesté avec plus de spontanéité et même de raison que les ouvriers qui félicitaient de son élection les candidats réactionnaires, alors qu'ils n'ignorent pas que ceux-ci défendront toujours les intérêts des capitalistes et s'opposeront systématiquement à toute réforme en leur faveur.

Enfin nous demandons à *notre* confrère de voir la nouvelle municipalité à l'œuvre avant de la critiquer, pour *rougir de ses actes au nom de la grande cité lilloise* dont il est le si autorisé représentant !

Nous prions instamment nos correspondants de n'écrire les copies qu'ils nous envoient pour insertion que d'un seul côté de la page.

Nous rappelons que nous ne tenons aucun compte des communications non signées.

Les Socialistes
dans les Conseils municipaux

(*Scrutin de ballottage*)

Allier

Valigny, Cerilly, Urçay et Estivareilles. — Liste du Parti ouvrier.

Aube

Sainte-Savine. — La liste du Parti ouvrier est élue toute entière.

Aude

Saint-Laurent-de-la-Cabrerisse. — Les deux candidats socialistes sont élus à 140 voix de majorité.

Mouscret. — Liste socialiste élue.

Fraisse des Corbières. — Un socialiste élu.

Castelerau d'Aude. — Cinq socialistes élus.

Saltes d'Aude. — Trois socialistes élus.

Bize. — Les candidats socialistes sont élus sans concurrents.

Rissègue. — *Un socialiste élu.*

Haute-Loire

Sainte-Florine. — 14 socialistes élus.

Hautes-Alpes

Gap. — 2 candidats du Parti ouvrier élus.

Hérault

Saint-Jean-de-Fos. — Le candidat socialiste est élu.

Isère

Vienne. — 1 élu du Parti ouvrier.

Loire-Inférieure

Saint-Nazaire. — Six collectivistes sont élus.

Lot-et-Garonne

Agen. — Neuf élus du Parti ouvrier.

Nièvre

Pouilly-sur-Loire. — La liste socialiste passe avec 18 élus sur 21 conseillers.

Oise

Creil. — 7 socialistes élus, ce qui donne une *majorité socialiste*.

Breteuil. — 1 candidat du parti ouvrier élu.

Hernes. — 4 candidats du parti ouvrier sont élus.

Pyrénées-Orientales

Perpignan. — 20 socialistes élus.

Seine-Inférieure

Sotteville lès-Rouen. — 24 membres du Parti Ouvrier et 3 opportunistes sont élus.

Oissel. — Un candidat du Parti Ouvrier *est élu.*

Tarn

Gaillac. — Les trois candidats socialistes sont élus avec 200 voix de majorité.

Cahuzac-sur-Vère. — Sont élus quatre socialistes.

Les Cabannes. — Huit socialistes élus.

Briatexte. — Le candidat socialiste est élu à 37 voix de majorité.

Var

Toulon. — 31 conseillers socialistes sont élus.

Vienne

Châtellerault. — 2 socialistes élus.

DERNIÈRE HEURE
(*Par Service Spécial*)

EPOUVANTABLE DRAME

Ensival (Belgique), 12 *mai.*

Un épouvantable drame s'est déroulé la nuit dernière à Ensival. Un serre-frein nommé Pierre Defays, âgé de 37 ans, s'est *suicidé avec ses trois enfants* de 11, 7 et 3 ans.

Il s'est asphyxié au moyen de charbon de bois.

C'était un travailleur modèle, d'une conduite irréprochable.

On se perd en conjectures sur les motifs de cet acte qui a ému profondément la population. Les funérailles civiles des quatre victimes ont eu lieu hier mardi, à 5 heures, à Ensival.

VOYAGE PRESIDENTIEL

Paris, 12 mai.

C'est à la chambre de commerce de Tours, récemment reçue à l'Elysée, que M. Félix Faure a promis de passer en Touraine les deux jours de fête de la Pentecôte.

Le président de la République, accompagné de M. Barthou, ministre de l'intérieur, *partira de Paris le 24 mai*, à 9 h. du matin, et s'arrêtera quelques heures à Amboise pour inaugurer le buste de M. Guinot, ancien sénateur, oncle de Mme Félix Faure. C'est M. Guinot qui servit de père à celle-ci, alors Mlle Belluot, et la dota aux lieu et place de Belluot réfugié en Espagne.

Après avoir reçu les autorités, le président partira pour Tours, où il arrivera vers quatre heures. Le soir, banquet à l'hôtel de ville et grand bal à la préfecture, offert par le préfet et le conseil général.

Le lundi 25 : Visite dans la matinée aux écoles et aux hospices. A onze heures, déjeuner de gala offert par la chambre de commerce de Tours, puis fête de gymnastique et départ pour Paris.

PROCÈS EN DIFFAMATION

Auxerre, 12 mai.

Le *Journal de l'Yonne*, poursuivi par 354 prêtres pour injures et *diffamation*, a été condamné par le tribunal d'Auxerre à 25 francs d'amende et un franc de dommages intérêts envers 415 de ces prêtres.

DERNIÈRES NOUVELLES
RÉGIONALES

TERRIBLE ACCIDENT

DOUAI. 12 mai.

Mardi matin, à 9 h. 50, M. Emile Trachez, âgé de quarante-huit ans, aiguilleur à la gare de Douai, domicilié à Sin le-Noble, graissait une aiguille sur la quatrième voie, en attendant l'arrivé du train de Picardie-Flandre 3 F qu'il était lui-même chargé d'annoncer.

Tout occupé à graisser, M. Trachez ne vit point arriver le train en question qui le tamponna au côté et l'envoya rouler sur la voie.

Le chasse-pierre lui ouvrit le crâne au-dessus de l'arcade sourcilière droite, sur une longueur de dix centimètres. Le bras droit est brisé. Le mécanicien du train 3 F renversa aussitôt la vapeur et, arrêtant brusquement la machine, empêcha que la victime ne fut broyée sous les roues des wagons. La mort avait été instantanée.

Le cadavre fut transporté par quatre hommes dans une salle reservée aux bagages de la grande vitesse et placé sur un tricycle, en attendant le transfert à son domicile qui a eu lieu à onze heures.

M. le docteur Sockeel n'a pu que constater le décès.

M. Emile Trachez, veuf depuis un an, est père de cinq enfants.

UN ENFANT BRULÉ

ONNAING, 12 mai.

Hier à 7 h. 1/2 du matin un horrible accident est venu jeter la désolation dans une honorable famille et consterner la population d'Onnaing.

Un jeune enfant de 3 ans 1/2 Delmotte Georges, fils d'un surveillant de fabrique est tombé accidentellement dans un chaudron d'eau arrivée à la température d'ébullition.

Retiré presqu'immédiatement par sa mère, témoin de l'accident, le jeune Delmot a succombé hier soir à sept heures après une journée d'atroces souffrances aux cruelles brûlures qu'il avait reçues.

Le corps du petit malheureux va être transporté à Frise (Somme) pour être inhumé dans le cimetière de cette commune.

LES GRÈVES A TOURCOING

TOURCOING, 12 mai

Les ouvriers ferblantiers et zingueurs, en grève depuis lundi n'ont pas encore obtenu satisfaction.

Ils demandent à être payés à raison de 50 centimes l'heure et sont fermement décidés à ne pas reprendre le travail avant que d'avoir obtenu qu'on leur rende justice. Les grévistes sont au nombre de 86 et appartiennent à 14 maisons différentes de la ville.

Le travail a été repris hier matin à l'usine Pollet, rue de Dunkerque. Chez M. Lamourette, les ouvriers ont également réintégré la fabrique, après avoir obtenu satisfaction. Chez M. Toulemonde, la grève est terminée et le travail sera repris aujourd'hui.

Il n'en est pas de même pour les ouvriers des autres fabriques. Contrairement à ce qui avait été dit par plusieurs journaux, aucun tisserand de l'usine Bayard-Parent, rue Fin de la Guerre ne s'est encore présenté.

Cet établissement qui comprend environ 400 ouvriers chôme complètement et rien encore ne fait prévoir la fin de la grève. Il est vrai que M. Bayard-Parent ces fervents catholiques ne montrent que des dispositions peu conciliables à l'égard de leurs malheureux ouvriers.

Quatre ou cinq tisserands de l'usine Bayard-Parent, rue de Desurmont, ont cru devoir se séparer de leurs camarades en grève et ont repris le travail hier à midi.

Les ouvriers de chez M. Laman ont introduit une action devant les prud'hommes contre leur patron, qui s'est cru autorisé de faire remplacer des ouvriers en grève.

Chez M. Vanden berghe, des menaces de remettre les livrets, ont été faites aux délégués qui se sont présentés cet après-midi.

Aux établissements Paul Jonglez, rue de Dunkerque, Jonglez, rue des Ursulines, et Pollet, rue de la Chapelle, la situation reste stationnaire.

De nombreuses quêtes faites en faveur des grévistes ont été fructueuses et permettent d'espérer que les ouvriers ne souffriront pas trop de la résistance arbitraire de leurs patrons.

49

Cent Ans après
OU L'AN 2000

PAR

Edward Bellamy

Pouvaient-elles ne pas s'apercevoir que c'était cette action combinée, cette organisation, sous un seul contrôle, qui transformaient cette poignée d'hommes en une machine redoutable, capable de vaincre une multitude dix fois plus nombreuse? Et, devant cette évidence, pouvaient-ils manquer d'établir une comparaison entre les moyens scientifiques employés pour la guerre et les moyens si peu scientifiques employés pour les travaux de la paix ! Ne se demanderaient-ils pas pourquoi, et depuis quand, la recherche des moyens de destruction paraissait chose plus importante à la société que la nourriture et les vêtements?

Le jour commençait à baisser, et les rues étaient encombrées d'ouvriers et d'employés sortant des magasins et des fabriques. Entraîné par le courant, je ne tardai pas à me trouver au milieu d'une scène de malpropreté et de dépravation humaine que ne pouvait offrir que le quartier populeux et infect de South-Cove. J'avais vu le gaspillage insensé du travail humain ; ici, je voyais, dans sa forme la plus hideuse, la misère que ce gaspillage avait engendrée.

Des portes et des fenêtres noircies de ces repaires s'échappaient, de tous côtés, des bouffées d'air fétide.

A sentir les effluves qu'exhalaient les rues et les passages, on eût dit l'entrepont d'un navire chargé d'esclaves.

En passant, je saisissais au vol des visions d'enfants pâles, agonisant dans une atmosphère malsaine ; des femmes à la physionomie désespérée, déformées par les privations, n'ayant conservé de la femme que la débilité extrême, tandis que, des croisées entr'ouvertes, des filles lançaient des œillades impudiques. Comme ces bandes affamées de chiens bâtards qui infestent les rues des villes de l'Orient, des essaims d'enfants, brutalisés et demi-nus, remplissaient l'air de jurons et de cris, bataillant et culbutant sur les tas de détritus qui encombraient les cours des maisons.

Rien de tout cela ne m'était nouveau. J'avais souvent parcouru cette partie de la ville, souvent j'y avais éprouvé un dégoût mêlé d'un certain étonnement philosophique, en songeant aux extrémités que les hommes peuvent endurer sans cesser de se cramponner à la vie. Mais les abominations morales de mon siècle m'apparaissaient sous un nouveau jour, aussi bien que ses folies économiques. Des écailles m'étaient tombées des yeux depuis que j'avais eu la vision d'un autre siècle.

Je ne considérai plus, avec une curiosité endurcie, les tristes habitants de cet enfer comme des créatures à peine humaines. Je reconnus en eux mes frères, mes sœurs, mes parents, mes enfants, la chair de ma chair et le sang de mon sang. Le grouillement de la misère humaine qui m'entourait n'offusquait plus seulement mes sens, mais me perçait le cœur comme la lame d'un couteau, de sorte que je pus réprimer les soupirs et les gémissements. Non seulement je voyais, mais je sentais avec tout mon être.

Bientôt, examinant ces malheureux de près, je m'aperçus qu'ils étaient tous morts. Leurs corps étaient autant de sépulcres vivants.

Tandis que mon regard terrifié se portait de l'une de ces têtes à l'autre, je fus pris d'une singulière hallucination. Je vis comme un fantôme incertain et transparent superposé à chacun de ces masques grossiers, je vis la lumière idéale qui aurait éclairé ces visages si l'esprit et l'âme avaient vécu. Ce ne fut que lorsque je vis ces faces livides, lorsque je rencontrai leurs regards pleins de reproches justifiés, que l'entière horreur du désastre me fut révélée. Je fus pénétré de remords et d'une douleur incommensurable, car j'étais un de ceux qui avaient permis que ces choses fussent ainsi. J'étais de ceux qui, sachant bien que ces choses existaient, n'avaient pas voulu en entendre parler, ni être obligés d'y penser, qui avaient poursuivi leur route comme si elles n'existaient pas, ne cherchant que leur plaisir et leur profit. Il me semblait voir maintenant, sur mes vêtements, le sang de mes frères, dont les âmes avaient été étranglées. La voix de leur sang m'accusait du fond de la tombe. De chaque pierre de ces pavés souillés, de chaque brique de ces repaires pestilentiels sortait une voix qui poursuivait ma fuite en me criant : « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère? »

Je ne me souviens pas clairement de ce qui se passa ensuite, jusqu'au moment où je me trouvai sur les marches sculptées de la superbe maison qu'habitait ma fiancée, dans l'avenue de la République. Au milieu du tumulte de *mes pensées*, ce jour-là, j'avais à peine songé une fois à elle ; mais, maintenant, obéissant à je ne sais quelle impulsion instinctive, mes pas avaient trouvé d'eux-mêmes le chemin familier de sa porte.

Lorsque j'arrivai, on était à dîner, mais on me fit prier d'entrer. En dehors de la famille, je trouvai rassemblées là plusieurs personnes qui, toutes, m'étaient connues. La table resplendissait d'argenterie et de porcelaines de prix. Les dames étaient somptueusement habillées et couvertes de bijoux dignes de reines. C'était une scène d'élégance coûteuse et de luxe déréglé. Les convives paraissaient tous d'excellente humeur ; les rires sonnaient à travers un feu roulant d'esprit et de plaisanteries.

Pour moi, après avoir erré à travers cette forêt de misère où mon sang s'était transformé en larmes à force d'angoisses et de pitié, il me semblait être tombé dans quelque clairière, au milieu d'une société de gais pique-niqueurs. Je restai sans rien dire jusqu'à ce qu'Edith commençât à se moquer de ma mine lugubre. Elle demandait ce que j'avais. Le reste de la compagnie fit chorus, et je devins la cible des sarcasmes et des quolibets. Tous voulaient savoir où j'étais allé, ce que j'avais pu voir, pour rapporter cet air d'enterrement?

« Je viens du Golgotha, répondis-je à la fin. J'ai vu l'humanité suspendue à la croix. Ne savez-vous donc pas quel spectacle le soleil et les étoiles éclairent dans cette ville, pour que vous puissiez penser et parler d'autre chose? Ignorez-vous qu'à deux pas de votre porte il y a une multitude immense d'hommes et de femmes, de la chair de votre chair, dont l'existence, depuis la naissance jusqu'à la mort, n'est qu'une longue agonie?

« Ecoutez ! leurs habitations sont si près des vôtres que, si vous faisiez taire vos rires, vous entendriez leurs voix désespérées, les cris suppliants des petits enfants qui sucent la misère, les jurons grossiers des hommes saturés de désespoir, redevenus presque des brutes, le trafic d'une armée de femmes qui se vendent pour du pain ! Quel tampon avez-vous donc mis dans vos oreilles pour ne pas entendre ce concert de lamentations plaintives ? Pour moi, je n'entends plus autre chose. »

Mes paroles furent suivies d'un silence. Un frisson de pitié m'avait secoué, tandis que je parlais ; mais, lorsque je regardai autour de moi, je m'aperçus que, loin d'être émus comme le mien, les visages n'exprimaient qu'une dure et froide surprise, où se mêlaient, dans la physionomie d'Edith, une extrême mortification, et dans celle de son père, une vive colère. Les dames échangeaient des regards scandalisés ; un monsieur avait mis son lorgnon et m'étudiait d'un air de curiosité scientifique.

Quand je m'aperçus que ces choses, qui me paraissaient si intolérables, ne les émouvaient pas le moins du monde, que les paroles qui faisaient fondre mon cœur n'avaient fait que les indisposer contre moi, je fus d'abord comme étourdi, puis accablé sous le dégoût et la douleur. Quel espoir restait-il pour les malheureux, pour le monde, quand des hommes sérieux, des femmes tendres, demeuraient insensibles à de pareilles infortunes ! Alors, je m'imaginai que, peut-être, je ne m'étais pas bien exprimé. Sans doute, on se formalisait parce que j'avais paru faire des reproches, tandis que Dieu sait qu'à ce moment je ne songeais qu'à l'horreur du crime social, sans prétendre à distribuer les responsabilités.

(*A Suivre*).